

**Teodor Limann, *Classé X : Petits secrets des classes prépa*, Paris, La Découverte, coll. « Les Empêcheurs de penser en rond », 2009.**

L'auteur raconte son parcours en classes préparatoires et ensuite à l'École polytechnique. L'ouvrage est d'abord un récit autobiographique, un témoignage personnel sur les vicissitudes d'un taupin sur le chemin qui mène à l'élite. Il raconte à la fois le « supplice » du travail quotidien, mais également les nombreuses sources de satisfaction intellectuelle de cette formation. Le récit illustre comment se forment « les bêtes à concours » et se veut un viatique pour déjouer les pièges de la classe préparatoire scientifique<sup>1</sup>. Ce témoignage est surtout un réquisitoire contre la classe préparatoire aux grandes écoles (CPGE) et la manière dont est sélectionnée l'élite en France.

Teodor Limann, bon élève et fils d'enseignants, a suivi une voie dite « classique », sans jamais se poser de questions sur la finalité de son parcours, sur ses préférences personnelles et professionnelles : Maths Sup, Maths Spé, Polytechnique, les Ponts et Chaussées. X-Ponts, il revient sur son parcours, estimant que « cette réussite a été un poison autant qu'une bénédiction ».

Les années de classes préparatoires sont décrites comme un véritable chemin de croix. Les métaphores religieuses sont omniprésentes : la CPGE est un « calvaire », « un supplice », une « damnation », etc.

Elle est d'abord vécue comme un déracinement : l'auteur entre en 1993 en mathématiques supérieures au lycée du Parc à Lyon. Originaire de Saône-et-Loire, il se retrouve confronté à la fois « à une grande ville, à un grand lycée et à un monde nouveau ». Il revient sur les nombreux poncifs liés à la CPGE pour dissiper les rumeurs et les fantasmes (le bizutage ne fut pas violent, les taupins ne se livrent pas à des mauvais coups la veille des examens pour disqualifier leurs concurrents, etc.). Au contraire, la règle est l'entraide entre les candidats.

**La CPGE : une expérience décrite comme particulièrement brutale :**

L'auteur évoque les cérémonies traumatisantes de remise des copies par ordre de note décroissant, et, parfois, leur corollaire, les suicides : « il ne faut pas s'étonner si la dramatisation du résultat a les conséquences que l'on sait avec un suicide par an en moyenne dans chacun des grands lycées (...) »<sup>2</sup>, il note que chaque taupin connaît au moins un cas de suicide ou de tentative de suicide dans sa classe ou dans son lycée, ce qui est le cas de l'auteur, qui raconte la défenestration d'un élève. Selon lui, l'administration s'abstient de communiquer les statistiques officielles de ces drames.

L'auteur stigmatise également **un rapport contraint au savoir**<sup>3</sup>. Le taupin est à la fois « stakhanoviste et foncièrement passif ». Il ingère « selon une conception digestive de l'apprentissage ». La conséquence en est « l'oubli, noir et vengeur, la fuite amnésique, le rejet »<sup>4</sup>. Le savoir transmis en CPGE est encyclopédique. Par conséquent, il est source d'angoisse, « alors que la société demande parfois d'improviser, de bricoler ». L'auteur propose d'introduire une initiation à l'épistémologie pour relativiser l'autorité du savoir transmis et pour aider à « surmonter l'angoisse de ne pas savoir ».

**Une vie monacale** : le taupin vit comme retranché du monde réel, dans un univers clos. Il décrit son environnement comme un univers monastique ou carcéral<sup>5</sup>. La CPGE provoque « **un abandon des corps** » : les étudiants ne font plus de sport. La classe préparatoire meurtrit physiquement, elle laisse des stigmates : épidémie de myopies chez les taupins, certains deviennent « taciturnes, insomniaques ou obsessionnels ». Il cite « des études épidémiologiques récentes qui ont mis en

<sup>1</sup> L'auteur prodigue de nombreux conseils à destination des futurs candidats à l'X.

<sup>2</sup> « Quelle raison impérieuse justifie que des jeunes gens se jettent par la fenêtre pour une mauvaise note ? ». « Est-il normal de sacrifier ses meilleures années à la poursuite d'un diplôme, fut-il prestigieux ? ».

<sup>3</sup> « On ne demande pas aux élèves de désirer la connaissance, mais de l'assimiler. Nul souhait ou préférence ne vient en perturber l'administration, par seringues entières, droit dans le cortex ».

<sup>4</sup> « Des années plus tard, mon cerveau a vomi ce qui lui a été inculqué, si bien que je serais aujourd'hui incapable de donner des cours en première année de fac. Lorsque je m'oblige parfois à exhumier de vieilles formules, c'est avec peine, et plein du sentiment étrange et douloureux que cet élève n'était pas moi ».

<sup>5</sup> « Ecole, hôpital, caserne et prison, même combat, même enceinte, même irréductible différence entre la vie dehors et la vie dedans ». « N'est-il pas désolant de voir ces étudiants se cloîtrer entre dix-huit et vingt ans, à l'âge où la sève de la vie doit couler joyeusement ? Ces années de légère bohème estudiantine et de sereine construction de soi ne sont jamais remplacées ».

évidence une prévalence inquiétante des troubles maniaco-dépressifs ». En outre, on rencontre « peu de filles » en CPGE scientifiques (moins d'un quart des effectifs), ce qui « ne favorise pas l'épanouissement sexuel ». **Le code de conduite** (la sobriété vestimentaire, la neutralité politique et sociale) interdit toute originalité et contraint les « fortes personnalités »<sup>6</sup>. L'auteur s'interroge sur la portée de ce témoignage personnel. Conscient qu'il convient d'éviter les généralisations, il doute cependant qu'il puisse y avoir « des expériences tout à fait heureuses, épanouissantes et équilibrées » en CPGE<sup>7</sup>. Il réclame une réflexion sur cette institution en tant que système d'éducation et de sélection<sup>8</sup>, afin d'aboutir à « quelques réformes ».

Téodor Limann reconnaît cependant **quelques points positifs** à la classe préparatoire, pendant ces « deux ou trois années de labeur opiniâtre et aveugle », on apprend à aimer l'effort, la « discipline opiniâtre, l'endurance méthodique », et surtout on développe une formidable puissance de travail. Les « khôlles » préparent ainsi aux nocturnes passées au bureau. La compréhension d'univers « complets, vastes et subtils » procure « un véritable sentiment d'ivresse à mesure que l'on s'élève dans les niveaux successifs de l'abstraction »<sup>9</sup>.

### **Une critique de la logique de l'excellence scolaire à la française :**

L'auteur dénonce un système qui délivre des titres scolaires beaucoup trop tôt et qui agissent comme un sésame, un marqueur social, identitaire<sup>10</sup>. Cette logique de l'excellence scolaire sacre définitivement les uns et disqualifie les autres de façon précoce. La CPGE agit comme un « couperet », qui « fige à jamais la ligne de partage entre ceux qui ont atteint leur but et ceux qui ont échoué, conférant un viatique tout-puissant aux uns et le refusant aux autres ». Le **quite ou double des concours** : la réussite au concours devient une véritable « question de vie ou de mort », elle donne naissance à « des étudiants submergés par l'angoisse, sentiment qu'ils tentent de maîtriser par la prise d'anxiolytiques et de psychotropes ». Les deux ou trois années de CPGE déterminent toute la suite de la vie professionnelle et sociale<sup>11</sup>. Le principal « argument de vente de la prépa » est : « vous trimez pendant deux ans et, après, vous êtes tranquille ». T. Limann critique cette logique qui amène des élèves brillants à se reposer sur leurs lauriers et à courir le risque de « se fossiliser » ensuite<sup>12</sup>. Il souligne qu'il n'est pas « plus souhaitable d'être tranquille que de trimer ». Les écoles d'ingénieurs sont décrites comme dans « l'obligation de répondre à un urgent besoin de reconstruction » après la CPGE. Cette logique compensatoire est au cœur du système des Grandes Ecoles<sup>13</sup>.

Passif devant le savoir enseigné, l'élève l'est aussi dans ses choix professionnels futurs<sup>14</sup>. Les bacheliers engagés en CPGE, n'ont pas réellement choisi un métier<sup>15</sup>. La logique n'est pas celle des préférences mais du prestige : il faut viser la meilleure école<sup>16</sup>. Désabusé, il conclut que peu importe cette absence de choix, puisque « à la fin de l'histoire, tout le monde finit banquier ou consultant ». Il

<sup>6</sup> « Un polytechnicien n'est ni de droite ni de gauche, il est dans l'axe », disait Auguste Comte, ancien de l'X.

<sup>7</sup> Il reconnaît que les reproches qu'il lui adresse sont valables pour d'autres filières sélectives, notamment les études de médecine.

<sup>8</sup> Cette institution « si prégnante dans l'imaginaire collectif, si incomparable et si française, si excessive dans ses défauts comme dans ses qualités ».

<sup>9</sup> Le travail quotidien se trouve récompensé par l'élucidation d'un phénomène naturel à partir des lois mathématiques, suscitant un « émerveillement qui découle de cette capacité à décrire l'univers ».

<sup>10</sup> « Un pedigree péremptoire ». « En France, le diplôme est une épitaphe, au lieu de n'être qu'un épisode ».

<sup>11</sup> « Il ne s'agissait plus seulement d'études ou d'orientation, mais véritablement d'élection ou de damnation, selon une rhétorique de jugement dernier dont les professeurs se faisaient les inlassables interprètes : « Vous travaillez pour toute la vie » ».

<sup>12</sup> La sélection est comparée à une « glaciation janséniste, au-delà de laquelle les heureux élus peuvent jouir de leur statut, glissant rapidement dans la torpeur de ceux qui n'ont plus rien à démontrer, tandis qu'aucun espoir de promotion n'est plus permis aux autres », privés du prestige du diplôme.

<sup>13</sup> « Qui voient se succéder une période de claustration où rien d'autre n'existe que les livres, puis une période d'émancipation où rien d'autre n'existe plus que la vie sociale, et où d'anciens moines copistes commettent du jour au lendemain des autodafés à la tequila en exécutant des danses tribales autour du feu ».

<sup>14</sup> « Je ne m'étais pas particulièrement renseigné sur le contenu de l'enseignement à l'X sur la vie des étudiants ou le déroulement du service militaire ».

<sup>15</sup> « Rares sont ceux qui veulent consciemment devenir ingénieurs ».

<sup>16</sup> Ce qui conduit à certaines absurdités : « L'Ecole des Ponts précédant Supaéro, il ne viendrait pas à l'idée d'un heureux admis à la première, sauf esprit fort, de choisir la seconde, même s'il aime les avions ».

conclut : « Immaturité scolaire, obsession du rang, relativisme professionnel et brouillage des métiers : voici les ferments conjugués du malaise méritocratique ».

**Chapitre 2 : « Le charme discret du blazer bleu » :** L'auteur décrit la perte progressive de ses illusions en matière de méritocratie républicaine. Les lycéens parisiens sont favorisés par rapport aux provinciaux<sup>17</sup>. Il souligne également l'importance du capital culturel et social de la famille. Ainsi, plus que le travail et le bachotage, il est nécessaire d'avoir une « tournure d'esprit par laquelle l'institution reconnaît les siens » issue « d'une transmission inconsciente des clés de la réussite ». Les enfants d'enseignants sont privilégiés. Les oraux donnent un avantage considérable aux « fringants » qui maîtrisent les codes sociaux et vestimentaires acquis dans les familles aisées. Ils pénalisent ceux qui sont socialement défavorisés<sup>18</sup> : « Que se passerait-il si un candidat du « neuf trois » se présentait en jogging et triomphait des oraux en verlan ? Cela n'arrivera jamais, répondra-t-on, et c'est justement le problème ».

**Chapitre 3 : « Première classe » :** L'auteur décrit le service militaire, une fois admis à l'École polytechnique. Il se retrouve « cheveux ras, treillis et marche au pas sur les parkings de l'école : le choc est rude pour ceux qui n'avaient pas vraiment mesuré ce qui les attendait », peu préparés au caractère militaire de l'école.

**Chapitre 4 : « C'est quand le bonheur ? » :** La seconde année à l'X se caractérise par une intense vie sociale, un tourbillon festif<sup>19</sup>. L'auteur la décrit comme « le départ d'une longue et immense beuverie » : « C'est l'un des paradoxes de l'X que de faire coexister une morale hygiéniste avec la réalité des grandes écoles, celle, pas très originale, de la misère sexuelle et de l'alcoolisme »<sup>20</sup>. Il décrit le quotidien de l'élève polytechnicien : l'importance démesurée accordée au sport<sup>21</sup>, l'argot très développé de l'X, une langue qui a pour objet de forger une identité commune. Il constate qu'il existe une « véritable communauté polytechnicienne » par-delà les âges et les métiers (matérialisée par l'annuaire des anciens, le journal *La jaune et la rouge* et son carnet rose, attestant d'une forte endogamie). Amer, il retrace l'évolution des promotions de l'X au cours du temps : « les métiers de la banque et du conseil ont pris le pas sur ceux de l'industrie », « le service de l'Etat a perdu de son lustre au bénéfice du secteur privé qui offre des rémunérations beaucoup plus élevées ». Face à l'accélération du pantouflage, il se demande s'il est « normal que l'Etat français investisse autant dans la formation de ceux qu'il appelle lui-même les « futurs cadres de la nation », mais que l'on retrouvera quelques années plus tard, pour un nombre non négligeable d'entre eux, occupés à siphonner la richesse mondiale chez Goldman Sachs International Limited ? ».

Il reconnaît la qualité de la formation généraliste reçue : « Comme d'un cadeau précieux et sous-estimé, j'en nourris aujourd'hui une immense gratitude, que mes autres reproches n'annulent en rien ». Cet enseignement de haut niveau « n'empêche paradoxalement pas une certaine forme d'anti-intellectualisme de se développer chez les étudiants », notamment envers les sciences humaines et sociales<sup>22</sup>.

Il critique l'arrogance des Polytechniciens : « Il faut savoir que les X ne considèrent pas tout à fait comme étant des leurs les quelques étudiants issus des voies d'admission parallèles », or, selon lui,

<sup>17</sup> Ils peuvent assister aux oraux des concours plus facilement, par exemple. Les professeurs des bons lycées parisiens sont « des fins connaisseurs de l'esprit et du contenu des épreuves », ils peuvent ainsi « orienter leurs cours pour y préparer spécifiquement les élèves ».

<sup>18</sup> « S'habiller, savoir parler et tenir tête, voilà ce qui s'apprend dans les bonnes familles ».

<sup>19</sup> « Il nous est prescrit de nous « lâcher » avec la même (in)amicale pression que celle avec laquelle on avait jusque-là exigé de nous silence et obéissance ».

<sup>20</sup> « De l'élitisme à l'éthylisme, il n'y a que deux lettres que nous nous empressions d'oublier en traversant le Styx ».

<sup>21</sup> « Consciente « qu'elle tient là un facteur d'équilibre important, l'école mise sur le sport ». « Affirmation de soi, apprentissage de la vie en groupe, endurcissement physique, développement de la combativité et de la force morale : les arguments ne manquent pas pour justifier l'importance accordée au sport qui forme une sorte de code d'honneur du jeune homme des grandes écoles françaises (...) tout comme il peut façonner l'image de l'élite universitaire américaine ou anglaise ».

<sup>22</sup> Des invités prestigieux furent ignorés des élèves : « Nous ne mesurons probablement pas à sa juste valeur la chance qui nous était donnée d'avoir de tels conférenciers (...) nous étions des enfants gâtés, soupirant à tort, désertant les amphis alors que d'autres s'y seraient précipités, recevant cet incroyable don comme si c'était un dû ».

les classements internationaux piétinent ces prétentions. Le classement de Shanghai relègue l'Ecole polytechnique au-delà de la 200<sup>ème</sup> place : « l'X synthétise à elle seule la grandeur et les limites de l'éducation française ».

Contredisant ses propos précédents sur les limites de la méritocratie républicaine, il affirme que la « sociologie d'une promotion de l'X est loin d'être aussi monolithique ou élitiste qu'on pourrait le penser : seule une minorité d'élèves provient de grandes familles, ou descend de parents ou de grands-parents eux-mêmes polytechniciens. La majorité est issue de la classe moyenne aisée, avec une forte représentation de fils de profs mais aussi de cadres et de professions libérales » mais si les « élèves d'origine modeste se comptent sur les doigts d'une main, il est faux de croire que la famille polytechnicienne se reproduit en vase clos » ou qu'elle constituerait une « caste entièrement consanguine ».

A Polytechnique comme en CPGE, les femmes<sup>23</sup> restent minoritaires : « une cinquantaine environ sur quatre cents chaque année ».

S'inspirant directement des analyses de Pierre Bourdieu<sup>24</sup> (sans jamais le citer), il note que le passage dans une école ne suffit pas à façonner une nouvelle identité sociale : « si le prolo réussit à prendre l'ascenseur jusqu'au château, il risque fort (...) de partir de lui-même en courant parce que le décorum lui est à la fois étranger et pesant ». L'école ne serait donc « pas l'obscure alliée des dominants, mais plutôt un contre-pouvoir insuffisant ». Reconnaisant que la méritocratie a ses limites, comme la démocratie, elle reste cependant le meilleur système que l'on connaisse.

Après l'Ecole, les bons élèves deviennent de bons salariés, mais « pas nécessairement de grands entrepreneurs ni de grands fauves des affaires. Rompus au calcul des risques, ils en prennent peu pour eux-mêmes ». « Rien ne les a préparés à la lutte pour la chefferie, et c'est pourtant cela qu'on attend d'eux ».

Cette critique du système de sélection français est définie par l'auteur comme « celle d'un enfant gâté », car, finalement : « que valent les tourments des surdiplômés face aux universitaires délaissés, aux sacrifiés des quartiers, aux exclus du savoir appelés à devenir ceux du travail ? ».

---

<sup>23</sup> Admises à concourir pour la première fois en 1972.

<sup>24</sup> Notamment *Les Héritiers : les étudiants et la culture*, 1964 ; *La distinction : critique sociale du jugement*, 1979 et *La Noblesse d'Etat : Grandes Ecoles et esprit de corps*, 1989.